

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

Bibliographie

Journal de la société statistique de Paris, tome 45 (1904), p. 218-221

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1904__45_218_0

© Société de statistique de Paris, 1904, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

V.

BIBLIOGRAPHIE.

La Noblesse suédoise (et finlandaise) [1]. *Étude démographique*,
par PONTUS E. FAHLBECK.

L'unité statistique élémentaire dont on s'occupe généralement en démographie, c'est l'individu. Cependant, plus exactement peut-être que l'individu, la famille peut être regardée comme la cellule du corps social; pour bien connaître l'organisme, déterminer les conditions de son développement, mesurer sa cohésion, juger de sa santé et de son avenir, il serait fort utile de connaître sa constitution cellulaire, c'est-à-dire, dans la société, les familles qui la composent et leur histoire à partir d'une certaine origine.

Le plus souvent, il est vrai, les données sont défaut, et pourtant il ne serait pas bien difficile de les obtenir. Nous possédons des éléments très précis sur les trois événements principaux de l'existence de la famille : mariage, naissance, décès. Si ces éléments étaient méthodiquement groupés, rien ne serait plus facile que de suivre les familles de leur formation à leur plein développement et enfin, pour un grand nombre, à leur extinction. Jusqu'à présent, on n'a guère pu mettre en œuvre que des exemples particuliers relatifs à des familles existantes, par exemple les familles actuellement inscrites dans l'Almanach de Gotha, dont l'un de nos anciens présidents, M. Vacher, a comparé la fécondité (2), ou des familles groupées à la suite d'enquêtes privées d'ailleurs difficiles à organiser. Faute d'enregistrement officiel, on est généralement forcé de renoncer à des recherches qui éclaireraient singulièrement le mode d'évolution des peuples.

Pour une classe de population, la noblesse, cet enregistrement fonctionne en Suède depuis bientôt trois siècles au « Conservatoire de la noblesse » institué en 1624 par Gustave-Adolphe. La même institution fonctionne aussi en Finlande. Il existe donc dans les deux pays une mine exceptionnelle de documents démographiques que divers auteurs suédois ont explorée. L'un de nos collègues, dont une savante communication est restée

(1) *Der Adel Schwedens*. 1 vol. in-8° de 361 pages, chez Fischer, à Iena.

(2) *Journal de la Société de statistique de Paris*, numero de novembre 1876, p. 283.

dans notre souvenir, M. Pontus Fahlbeck, professeur à l'Université de Lund, a dépouillé les états conservés. Dans deux volumes édités en Suède de 1898 à 1902, il a publié la liste des familles enregistrées, indiquant la date de leur fondation et, le cas échéant, celle de leur disparition, la suite des générations, la composition de chacune d'elles, etc. Cette liste était accompagnée d'une mise en œuvre analytique.

Il vient enfin de publier une traduction allemande de la partie analytique en ajoutant, sur la théorie générale de la population, les réflexions que lui suggérerait l'étude particulière des familles nobles de son pays.

3 033 familles nobles figurent au répertoire de la Suède, 237 au répertoire de la Finlande. Sur les 3 033 familles suédoises, 150 seulement remontent au delà du xvii^e siècle. Parmi celles que l'auteur a pu rattacher à une souche distincte et étudier complètement, 2 018 sont actuellement éteintes, 615 seulement sont encore représentées.

Ces dernières offrent les caractères démographiques suivants : nuptialité tendant à s'affaiblir avec l'ancienneté de la famille, âge au mariage assez élevé, fécondité assez forte mais tendant à diminuer quand le nombre des générations augmente. Le nombre des familles sans enfant n'est pas très grand, cependant il tend à s'élever avec le nombre des générations. Parmi les enfants nés vivants, la proportion des garçons tend à s'amoindrir ; en même temps la mortalité des jeunes gens semble augmenter à mesure que les familles deviennent plus anciennes. Sans doute, le petit nombre des observations rend incertaines les conclusions relatives à la mortalité ; cependant on peut affirmer que la diminution générale de la mortalité, dont a bénéficié durant le dernier siècle la population générale, ne semble pas avoir eu de répercussion sur les jeunes gens issus des anciennes familles nobles, ce qui révèle d'autres influences.

Ces constatations relatives aux 615 familles existantes sont inquiétantes au point de vue de leur durée future. Elles prennent une signification très menaçante lorsqu'on examine avec l'auteur les 2 018 familles disparues. Les mêmes caractères se retrouvent dans ces familles, mais naturellement plus accusés ; on voit nettement que leur disparition est l'effet d'une nuptialité et d'une fécondité décroissantes, d'une stérilité croissante des mariages, d'une proportion croissante des filles parmi les enfants mis au monde, d'une mortalité croissante des jeunes gens. Les familles nobles de Suède semblent donc la proie de germes destructeurs spécifiques auxquels un petit nombre seulement d'entre elles ont pu résister.

Nous n'entreprendrons pas de résumer ici les réflexions pleines de réserve que l'auteur consacre à l'analyse de ces causes destructives. La question est pourtant trop importante pour que nous n'ajoutions pas quelques mots quant au caractère le plus général de influences en jeu. On a souvent constaté que ces influences interviennent dans les milieux où fleurit le plus brillamment ce que nous appelons du nom de civilisation et l'on conclut à une certaine corrélation. Cependant, nous ne connaissons guère le mécanisme de cette corrélation ; jusqu'à présent, la statistique est trop peu avancée pour nous fournir une mesure satisfaisante des actions élémentaires. Chacun choisit quelque peu arbitrairement, parmi les manifestations diverses dont l'ensemble constitue le progrès général, celles qui lui semblent avoir le plus d'influence sur l'essor de la population, ou celles dont il souhaiterait modifier le cours.

M. Fahlbeck conserve toute la prudence nécessaire, lorsqu'il généralise certaines des observations relatives aux familles nobles. Celles-ci constituent un groupe qui, s'il n'est pas fermé, reçoit néanmoins peu d'éléments étrangers. Si l'on attache à ce caractère une grande importance, la masse de la population pourrait être préservée d'un sort semblable à celui de la noblesse par la régénération permanente qui résulte de la fusion des classes et dont la descendance illégitime, suppléant parfois à la descendance légitime, fournit un exemple fréquemment cité.

Toutefois, même dans la population générale, il n'y a pas, au sens le plus large du mot, fusion de classes, mais plutôt ascension de classes, par un phénomène auquel notre ancien collègue Arsène Dumont avait donné le nom de capillarité sociale. Et l'on remarque aujourd'hui que, dans tous les pays, sans doute par l'effet de cette montée sociale, les classes supérieures offrent les signes morbides dont sont marquées si profondément les

familles nobles suédoises. Ce serait la rançon du progrès, l'abîme inévitable ouvert au sommet de la montagne. Dans la légende scandinave, que rappelle M. Fahlbeck, Odin doit sacrifier son œil pour parvenir à la plus haute sagesse.

Si, même dans la noblesse, on relève des exceptions, par exemple, des familles principales chez lesquelles le mariage et la fécondité constituent une sorte de devoir professionnel, ou les familles qui, peu mêlées à la vie moderne, vivent généralement sur leurs terres, comme ce sont là précisément des familles plutôt en dehors du mouvement progressiste, la relation admise n'est pas infirmée par ces exceptions.

Une extrême prévoyance semble justifier les restrictions que subit, dans les classes supérieures, la consistance des familles. L'ascension a été lente et difficile ; on redoute par-dessus tout une chute possible pour soi ou pour sa descendance, sans réfléchir suffisamment peut-être que cette prévoyance même livre la famille à la merci du moindre accident. Sans doute préfère-t-on la disparition à la déchéance.

Quoi qu'il en soit, l'exemple de peuples de l'antiquité, tels que les Grecs et les Romains, celui d'une nation moderne comme la France, démontrent que dans toutes les classes sociales la limitation de la famille est parfois regardée comme la plus sage des lignes de conduite.

On est alors amené à se demander, si la montée sociale invite à la prudence, pourquoi tous les peuples civilisés ne manifestent pas cette prudence à peu près au même degré. C'est probablement que la civilisation est chose complexe, qu'elle offre des formes diverses et surtout des processus divers, en sorte que la relation, établie entre le ralentissement du mouvement de population et les besoins entendus dans le sens le plus général, ne fournit qu'un rapprochement beaucoup trop sommaire pour être explicatif. Il faudrait analyser successivement les principaux traits de cette civilisation, la manière dont chacun d'eux a pénétré chez les divers peuples. Il importerait surtout de distinguer ce qui appartient au progrès matériel de ce qui dépend de la marche des idées. Il faudrait enfin tenir compte de l'ancienneté de chaque élément ; par exemple, la fécondité des mariages sera beaucoup plus grande chez un peuple où la liberté des mariages est d'institution récente que chez un peuple où elle a toujours existé.

Une étude circonstanciée des différents groupes de population ne rentrerait évidemment pas dans le cadre de l'étude entreprise par M. Fahlbeck, et ses réflexions ont porté principalement sur des traits généraux. De tous les bienfaits que l'on revendique d'ordinaire à l'actif de la civilisation, l'un des moins contestables est la prolongation de la durée moyenne de la vie individuelle, le respect des existences, les soins qu'on leur accorde. Tandis que dans les espèces animales la sélection naturelle est le principal régulateur de la vie, l'humanité entend dominer la nature et régler elle-même sa destinée. D'ailleurs, la femme prétend sur ce point aux mêmes droits que l'homme et souvent ses aspirations vont au delà de celles de son compagnon : l'Ève moderne enseigne de nouveau à l'homme la science du bien et du mal, constate M. Fahlbeck. La pratique de certaines assurances américaines démontre d'ailleurs, avec une probabilité toute scientifique, que la nature est aisément vaincue.

Ainsi, même dégagée des préoccupations égoïstes, la loi que l'homme tend à faire prévaloir dans sa destinée est l'opposé du transformisme ; elle impose de ne laisser venir au monde que des êtres ayant toutes chances de s'élever à un degré supérieur.

M. Fahlbeck admet la légitimité de cette conception qu'appuie par des conseils pratiques et fortifie, par la considération de l'intérêt individuel, la doctrine à laquelle on a donné le nom de *néomalthusianisme*. Toutefois il combat la puérilité de certains arguments. Le banquet de la vie n'est pas servi par des cuisiniers invisibles, ce sont les convives eux-mêmes qui préparent le repas. Si les convives deviennent moins nombreux, ils auront quelque peine à conserver un menu aussi varié.

Enfin, il insiste surtout sur le danger du système dans une humanité très diversement avancée dans les voies de la civilisation. Le progrès est complexe, les différents peuples s'en assimilent inégalement les éléments. Il est à craindre que tel peuple qui consacre principalement son activité aux moyens d'accroître sa puissance physique — et la sélection naturelle joue ici un rôle qui peut n'être pas négligeable — absorbe le voisin qui

à tourné ses aspirations vers une plus haute destinée. En résulterait-il au moins une société supérieure ? Rien n'est moins certain. L'exemple de la société romaine et des peuples dits barbares qui s'y sont infiltrés indique au moins que la fusion est parfois accompagnée de recul : la voie qui descend de l'arc de Titus à l'arc de Constantin symbolise, entre deux époques, comme le remarque une fois de plus l'auteur, la décadence de l'art et de la civilisation

Un peuple soucieux de poursuivre et de défendre son idéal doit avant tout conserver sa vitalité intrinsèque. M. Fahlbeck constate que la France semble l'oublier. A son avis, notre pays offre aux peuples modernes un nouvel exemple du peril que crée le « système des deux enfants » (ou du fils unique).

L'auteur pose ainsi, avec une parfaite impartialité, les deux faces du problème de la population.

D'une part, il est évident que la tendance vers une protection de plus en plus attentive de la vie humaine sous toutes ses formes, la poursuite d'un certain idéal de liberté, d'égalité et de richesse ne peuvent se concilier avec l'accroissement sans limites de la population.

D'autre part, chaque peuple a le devoir d'affermir sa vitalité et sa puissance et, par conséquent, de se développer. Quelles sont donc les conditions d'accroissement les plus favorables ? Nul ne pourrait sans doute les préciser dans une formule. M. Fahlbeck propose à son pays une méthode ingénieuse. La Suède n'a que 5 000 000 d'habitants ; autour d'elle s'étendent des populations plus considérables et où se peuvent mieux observer les effets du surpeuplement ; qu'elle attende, pour suivre les avis des apôtres de la limitation, que les nations les plus peuplées montrent l'exemple et ralentissent les premières.

Au surplus, tout en appréciant les raisons qui militent en faveur du néomalthusianisme, l'auteur trouve l'application du système prématurée : la terre n'est point encore trop peuplée. Les motifs de contrainte sont d'ailleurs surtout liés à l'intérêt individuel ou familial, tandis que la vitalité de la population est avant tout d'intérêt collectif ou social. Comment espérer que la masse sacrifiera l'intérêt privé à l'intérêt social ? M. Fahlbeck ne mentionne aucune des menues réformes réclamées dans notre pays et dont les bons effets sont au moins très douteux.

A son avis, que beaucoup partagent, les causes immédiates qui tendent à restreindre la population sont d'ordre psychologique. C'est donc une action morale qui peut combattre efficacement le mal ; il faut faire appel au sentiment, à la croyance ; mais, dit-il, qui éveillera ces choses en nos cœurs ?

Je ne puis donner ici qu'une très incomplète idée des observations judicieuses auxquelles l'auteur a été conduit par son étude des familles nobles. Il faudrait pouvoir reproduire intégralement plusieurs de ces pages où, avec une grande clarté et une documentation étendue, l'auteur multiplie les aperçus ingénieux et les sages réserves.

Au point de vue statistique, combien des recherches semblables aux siennes seraient plus fructueuses si, au lieu de porter sur les familles d'une classe particulière, elles pouvaient s'étendre à un nombre considérable de familles de différentes classes ! Depuis la tenue régulière des registres de l'état civil, les documents auraient été faciles à ordonner et à conserver et nous posséderions aujourd'hui un matériel précieux : on ne songe même pas à le préparer pour l'avenir.

Lucien MARCH.